

- DEVOIR DE MÉMOIRE -

SOUVENIR DU TEMPS DE L'OCCUPATION DE 1943 À 1944

En début d'année 43, deux de nos employés travaillant à l'extérieur du magasin au rayon des légumes furent kidnappés par les Allemands et emmenés séance tenante outre-rhin dont le premier commis Maurice Cohue. Aussi, pour m'éviter une pareille mésaventure, au lieu d'intégrer l'épicerie après le brevet, mes parents me firent inscrire au lycée Marceau en seconde, et éviter ainsi le S.T.O.

Dans cette classe, nous étions au moins quarante élèves : les classiques, les normaliens privés de leur école occupée par l'ennemi et les modernes dont je faisais partie.

A cette direction du lycée de garçons présidaient trois personnes, le proviseur, le censeur Mr Schiling et le surveillant général.

Aux alertes, nous allions dans une peur profonde et pas très sécurisante. C'est là que nous vîmes pour la première fois les deux officiers allemands qui habitaient dans le lycée.

Un jour, en fin de matinée, après un bombardement Monsieur Schiling entra dans notre classe pour réquisitionner six élèves afin d'aller faire un travail de manutention en ville. Avec Patou et Louvet, on nous envoya déménager une vieille personne très pauvre qui logeait route d'Ablis, la cote du camp d'aviation, pour transférer toutes ses affaires plus à l'intérieure de la basse ville, rue aux Juifs, où étaient les maisons closes. Dans ce transport, nous eûmes à manutentionner une cuisinière en fonte très lourde. Un pied de cette maudite cuisinière fut brisé et sa propriétaire nous fit une gueule pas possible. Au dehors, les demoiselles nous faisaient les yeux doux. A la fin du transfert, nous reprîmes le chemin du lycée sans saluer la vieille dame.

Un autre jour, le censeur vint nous chercher en classe pour être pris en charge par la milice dont l'organisme se situait rue Gabriel Lelong. Avec un autre, on nous envoya chez une particulière aisée qui logeait dans un bel appartement de la rue des Changes près de la Cathédrale. Cette personne distinguée nous fit envelopper de la verrerie précieuse dans du papier de journal puis rangée dans des cartons pour être descendue à la cave. Après ce job, au bout de deux heures, cette personne nous dit : « Je n'ai rien à vous donner à boire, mais voici 20 francs chacun pour que vous puissiez aller vous rafraîchir au café en face de l'immeuble. Nous réintégrâmes l'organisme de la milice mais peu de temps après, le responsable habillé en vert lui aussi, averti des largesses de la Dame, nous fit appeler pour nous demander les 20 francs perçus. Nous refusâmes en lui disant que nous les avions déjà dépensés ; ce qui était faux. Il aurait sûrement gardé les sous pour lui. A cette époque, nous servions de main-d'œuvre gratuite aux collabos.

Un autre jour, nous fûmes avec le même compagnon envoyés dans un établissement religieux de Sainte Foi, par le même organisme de la milice. Là, au 3^{ème} étage d'une grande bâtisse, nous devions vider un local encombré jusqu'au plafond de tout un mobilier ; le descendre dans la cour, pour ensuite le lessiver. Cette pièce n'était autre qu'un lavabo collectif. Ensuite, nous devions le peindre avec un ersatz jaunâtre. Nous descendîmes chacun un petit fauteuil pour finalement tout balancer par la fenêtre. Tout ce mobilier était en parfait état au départ, mais brisé à l'arrivée. En fin de journée, le responsable du lieu vint inspecter notre travail et paru satisfait. Il reconnut que le mobilier était à l'origine déjà en mauvais état. L'heure étant avancée, nous rentrâmes chez nous.

Après le bombardement de l'entrepôt de munitions allemand de Maintenon, par le même canal Schiling, milice, on nous convoya à une douzaine vers la petite ville. Avant d'y arriver, nous obliquâmes vers un champ longeant la voie ferrée. Il y avait une maison entièrement détruite que l'on nous fit déblayer à une demi douzaine toute la journée sans y trouver aucune victime. L'autre groupe fut dépêché vers un pont de chemin de fer également bombardé éloigné à 200 mètres. Toute la journée, nous entendions des explosions au loin. En fin de journée, les responsables nous rameutèrent et alors nous apprîmes que toute la famille qui avait fui la maison pour aller se protéger sous le pont avait été ensevelie sous des tonnes de gravats. Deux adultes, une jeune fille et deux enfants en bas âge avaient péri. Nous revîmes à Chartres avec le même camion plate-forme. Les miliciens voulurent nous faire chanter des refrains pétainistes, mais la plupart d'entre-nous tristes, affamés, assoiffés et gaullistes ne participèrent pas.

Un détail qui a son importance aussi, le censeur Schiling, pour ces travaux d'intérêt général ne nommait que des modernes, jamais de greco-latiniste, ni de normalien.

Une autre fois, c'était vers la fin, un peu avant le débarquement, on nous envoya, réquisitionnés par les Allemands, sur le camp d'aviation de Chartres pour y déblayer la piste d'envol encombrée après des bombardements. Nous étions une cinquantaine. Les adultes étaient en majorité. Le travail était important. Nous étions gardés par 4 soldats armés. Il faisait beau, le ciel était bleu, des avions alliés passaient haut dans le ciel. Vers une heure de l'après-midi, le boulot était bien avancé déjà ; ce fut la pause déjeuner. Maman m'avait fait un sandwich et donné un soda. Un peu à l'écart, un attroupement se forma auprès de Gérard charcutier. Il avait sorti d'un grand sac de voyage sans âge deux énormes pâtés en croûte très allongés qu'il coupait en tranches, et, qu'il distribuait au nez et à la barbe des Allemands. J'eus ma part, comme tout le monde, mais les soldats à la triste figure en furent dispensés. Vers 17 heures, le travail de déblaiement terminé, on fut libéré, et, tout le monde reprit le chemin de la ville en passant par le bureau allemand où l'on nous paya la journée de travail. C'est la seule fois où je fus rémunéré. Encore merci Monsieur Gérard pour cette merveilleuse tranche de pâté de Chartres pour le souvenir que j'en ai et que j'en rapporte ici.

Pour mémoire, hors lycée Marceau, je veux vous conter la journée du bombardement de la place des Halles. Ce jour là, j'étais place Billard, avec mon cousin Gérard Rochefort, sur le toit de l'immeuble où se situe encore une petite épicerie. Nous voulions voir après le déclenchement d'une alerte ce qui se passait au dessus de nos têtes. De nombreux avions vrombissaient dans le ciel. Nous n'étions pas sitôt arrivés sur le toit que Gérard me dit – C'est pour nous. On s'engouffra dans le grenier. Au bout de quelques secondes qui nous semblèrent une éternité, un fracas épouvantable nous secoua. La charpente se mit à trembler dangereusement, et, la poussière accumulée là depuis des siècles nous enveloppa et nous empêcha de nous voir pendant plusieurs minutes. Un éclat d'obus tomba sur le zinc et roula à un mètre de nous. Gérard dit alors : « Eh bien ! Cela n'a pas dû tomber loin ». Nous sommes redescendu rejoindre Mme Auvray dans la cave. L'alerte terminée, je rentrais par la rue des Changes et de la Pie. Il y avait une odeur de soufre indescriptible et des débris jonchaient ça et là, de plus en plus nombreux au fur et à mesure de ma progression. Une personne dit au loin – C'est tombé place des Halles. Je prenais la rue de la Clouterie. Au bout, la Mairie brûlait. Je prenais par la rue de la Poêle percée et la rue Saint-Michel. Au milieu de celle-ci, un gros pan de mur en torchis de 3 mètres sur 3 et de 35 cm d'épaisseur gisait là, soufflé par la déflagration. Une personne dit alors qu'il y avait quelqu'un dessous. A plusieurs, nous le dégagâmes. C'était un copain dont le nom m'échappe, un beau grand garçon très sympa. On le mit sur un brancard. Je le vois encore transporté avec à son côté, sa Maman qui criait : « Mon petit... Mon petit... Il périt le lendemain à l'hôpital, il avait une hémorragie interne. Dans la rue au Lin, une maison était détruite ; on y retrouvera lors du déblaiement trois jeunes filles du lycée ensevelies dans la cave. Tout près, le restaurant Normand était complètement effondré. A la maison, je retrouvais les parents. Au dîner, le père nous dit qu'il était en train de faire un zanzi chez Normand quand l'alerte sonna. Il ne voulu pas rester et rentra se réfugier dans les caves profondes de l'épicerie. Le lendemain, il trouva dans le caniveau de la rue Marceau une pièce d'or romaine à l'effigie de l'empereur Vespasien désemmurée et soufflée par les explosions. Sous les gravats du restaurant Normand, les pompiers après avoir éteint l'incendie de la Mairie ont eu le bonheur de sortir des décombres une femme de service qui seule était descendue à la cave. Elle s'en est tirée avec seulement une jambe cassée. Ce jour là, les bombardiers anglo-américains voulaient détruire les trois ponts avec la voie ferrée Chartres Orléans devenue stratégique. L'avion de tête fut touché par la DCA ennemie et il lâcha ses bombes. L'escadrille qui le suivait pensant que c'était le signal, largua les siennes et ce fut la catastrophe.

Après le débarquement du 6 juin, la Loupe fut bombardée dans une nuit de samedi à dimanche. Notre voisine et amie Suzanne Léger nous rameuta le matin de bonne heure pour aller déblayer et éventuellement sauver des vies. Un peu avant d'arriver, un avion américain nous survolâmes. On stoppa net et on gicla pour nous jeter dans le fossé ; mais notre drapeau blanc vu par l'aviateur le fit partir plus loin. Nous fûmes affectés à deux au déblaiement d'un petit commerce situé sur une place, détruit et effondré sur l'arrière de la boutique. Nous ne pûmes dégager ce jour là que le corps du propriétaire, un homme physiquement fort dont il fallu scier les membres à la morgue pour pouvoir le placer dans le cercueil. Tard le soir, à la grande salle municipale transformée en chapelle ardente, nous avons rendu hommage aux victimes. Là, il y avait

deux bébés morts. On aurait dit qu'ils étaient en cire. Ces petits anges étaient magnifiques. Je les ai toujours dans mon souvenir. Le soir, après le couvre-feu, nous avons couché dans une grange, sur la paille et dans la nuit, j'ai surpris mon amie Suzanne venir me mettre sur le corps une couverture. Au matin, nous sommes rentrés sur Chartres sans problème.

Voilà mes amis, nos souvenirs les plus marquants vécus par tous les anciens du lycée Marceau sous l'occupation dans les années 43-44. Ce sont ces souvenirs là qui font que nous sommes très soudés et que nous nous réunissons chaque année avec émotion pour les évoquer.

Jean Lafosse